DISCOURS DE RÉCEPTION DE GILBERT BUTI

25 novembre 2015

En ouvrant cette séance, nous souhaiterions rappeler la mémoire des regrettés Yves-Jean Saint-Martin et Paul Bois qui ont parrainé notre entrée à l'académie du Var en 1996 en qualité de membre associé. C'est précisément le fauteuil de Paul Bois, fauteuil n°10, qui nous a été attribué en 2012, lors de notre élection comme membre actif, parrainé alors par les présidents honoraires Bernard Brisou et Bernard Broussolle, que nous remercions pour la confiance accordée.

Nous aurions aimé prononcer ce discours dans un contexte moins lourd, plus apaisé et le prolonger par un moment de convivialité. Les événements récents et le deuil collectif qui est le nôtre en ont décidé autrement. Nous espérons simplement que le voyage auquel nous vous invitons nous permettra de trouver un brin de sérénité, sinon de rêve.

Au vrai, ce voyage renvoie à nos premiers pas dans l'atelier de l'histoire et c'est au moment où nous nous apprêtons à nous éloigner de lui - mais le peut-on -, tout au moins à travers l'université après plus de quarante ans de service, que nous vous proposons cette circulation dans le temps et dans l'espace. Il nous plait de faire avec vous ce voyage qui est aussi un retour sur nos premiers pas d'historien afin de retracer et de décrypter la fabuleuse leçon d'histoire d'un insecte mexicain.

LA FABULEUSE LEÇON D'HISTOIRE D'UN INSECTE MEXICAIN

Au cours de l'été 1597, le comte d'Essex, corsaire au service de la reine d'Angleterre, projette de s'emparer de la flotte espagnole qui revient du Mexique chargée des « trésors et fruits des Indes », entendez Indes occidentales, c'est-à-dire Amérique. Une tempête ne lui permet pas de mettre la main sur la totalité du convoi. Il s'empare, au large des Açores, de trois navires seulement qui étaient isolés du reste de la flotte. L'abordage lui fait découvrir une importante cargaison de cochenille mexicaine. Débarquée en Angleterre il y aurait là, aux dires de la reine Élisabeth, de quoi « satisfaire aux besoins du royaume sur plusieurs années ! » D'autres corsaires ou « chiens de mer » au service de la couronne anglaise agissent dans la mer des Caraïbes, comme Francis Drake, John Chilton ou John Hawkins et ramènent également à Londres, parmi le butin, des caisses et sacs de ce produit hautement recherché.

Deux siècles plus tard, en 1777, un botaniste français Thiéry de Ménonville se rend à Saint-Domingue. Son objectif est d'aller en Nouvelle-Espagne, c'est-à-dire au Mexique, pour dérober de la cochenille. Il a reçu l'appui de Versailles, en la personne du ministre Sartine, et obtient à Saint-Domingue le soutien du gouverneur pour aller à Veracruz. Toutefois, une fois à Veracruz, le gouvernement espagnol refuse de lui donner un laissez-passer pour se rendre sur les lieux « où se fait la plus grande culture de cochenille ». Les Espagnols gardent jalousement cette culture. Néanmoins, « seul, sans guide, sans passeport, sans connaître le pays, à pied et au risque d'être arrêté à chaque pas… » Thiéry de Ménonville parvient sur les hauts plateaux au cœur de la Nouvelle-Espagne. Là, dans la région d'Oaxaca, il réussit, moyennant des espèces sonnantes et trébuchantes, à dérober de la cochenille, de la *grana* ou *cochinilla* comme disent les Espagnols, et de diverses plantes. Une fois en possession de ces précieuses « graines », il se hâte, sous divers déguisements, de passer à Saint-Domingue. Aussitôt arrivé, il adresse à Versailles un rapport de son expédition secrète accompagné d'un échantillon de *grana*. En retour, le botaniste reçoit du gouvernement une aide financière pour louer un terrain et des « nègres » afin d'élever de la cochenille à Saint-Domingue.

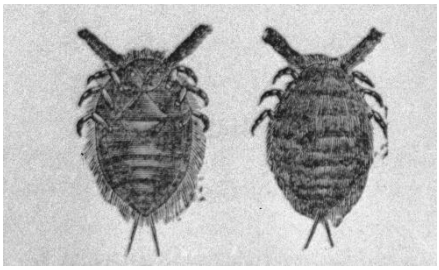
Ces deux épisodes soulignent l'importance de cet étonnant produit qui a étrangement été négligé par les historiens. Pour nous la cochenille, ou plutôt les cochenilles devrions-nous dire, sont des parasites pour nos jardins et il suffirait de parcourir les rayonnages de diverses jardineries pour relever les nombreux produits proposés pour s'en débarrasser. Quelle est donc cette *cochinilla*, cette *grana* si recherchée du XVI^{e} au XVIII^{e} siècle ?

La *grana* ou *cochinilla*

On a souvent assimilé la cochenille à une graine dans la mesure où elle se présente sous la forme de grains noirs ou rougeâtres, desséchés et presque sphériques. L'appellation espagnole de *grana* traduit peut-être la confusion.

Grana *et fil de laine* (© cliché Gilbert Buti)

En 1525, le voyageur Lopez de Gomara, la présente comme une graine, mais cinq ans plus tard, l'explorateur Acosta la décrit comme un insecte. Plusieurs controverses relatives à ce sujet scandent les XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Au début du XVIII^e^ siècle encore, Jacques Savary des Bruslons affirme, dans son monumental *Dictionnaire universel du commerce*, « qu'il y a une cochenille qui est un ver et une cochenille qui est une graine ». Finalement, à la suite des travaux de plusieurs naturalistes, l'ambiguïté est levée en 1729 et Réaumur enregistre solennellement les résultats : la cochenille est un insecte. Le naturaliste suédois Linné le classera dans la famille des coccidés, parmi les coléoptères diptères.



La grana (coccus cacti *femelle) mexicaine*. (Émile Blanchard, *Mœurs et métamorphoses des insectes*, Paris, Baillière, 1877)

Au vrai, les cochenilles ne sont pas inconnues en Europe. Plus de 300 espèces ont été répertoriées par les entomologistes. Les plus nombreuses ne présentent aucun intérêt économique et sont détruites par les cultivateurs. D'autres, plus rares, sont recherchées et utilisées car elles fournissent un colorant rouge.

Nous connaissons la symbolique attachée à cette couleur qui dans le système chromatique de l'Antiquité était la couleur par excellence, la seule digne de ce nom. C'est le sang, la vie, le luxe, la révolte. Avant d'utiliser le fameux pavillon noir, les pirates ont utilisé le pavillon rouge, le *jolly roger*, pour signifier qu'ils ne feraient pas de quartier après l'abordage… C'est le signe du pouvoir. Dans la Rome impériale le rouge que l'on fabriquait avec le murex, coquillage rare prélevé en Méditerranée et dont la mythologie attribue la découverte à Hercule, était réservé à l'empereur, aux sénateurs et aux chefs de guerre. Au Moyen Âge la recette de la pourpre romaine, connue des ateliers de Toulon dès l'Antiquité, s'est perdue en même temps que disparaissaient les « gisements » de murex. Certaines racines et des cochenilles prirent alors le relais chez les teinturiers de Venise, d'Anvers ou de Nuremberg. Ainsi en est-il de la cochenille de Pologne et de la cochenille d'Arménie (qui se trouve dans le collet de la tige) et plus près de nous de la « cochenille sauvage » ou « sylvestre », que l'on trouve sur les chêne-kermès des collines méditerranéennes. Cette « graine de vermeil », que l'on trouvait par exemple au XV^e^ siècle dans les *vermelheras* sises sur les pentes du Mont-Faron, fournissait le vermillon recherché par les artisans des ateliers de Provence, d'Italie, d'Espagne et de Flandre. Les teinturiers de Marseille l'ont utilisée jusqu'au début du XIX^e^ siècle pour teindre les bonnets « façon Tunis », les fameuses chéchias portées dans les Régences du Maghreb.

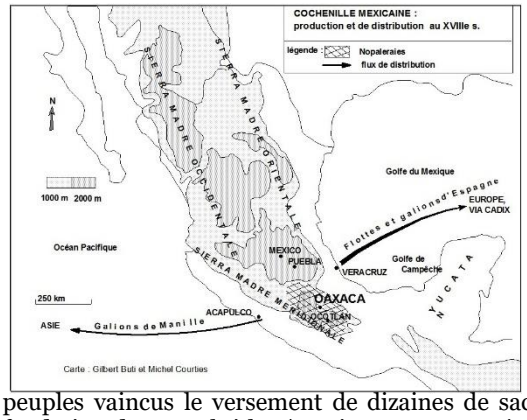
Une large gamme de coloris obtenus avec la grana (© cliché Gilbert Buti)

Toutefois, peu après la découverte de l'Amérique, ces cochenilles européennes ont été reléguées au second rang par la cochenille mexicaine, par la *grana*. Celle-ci, dite aussi *misteca*, se différencie des insectes européens par son très haut pouvoir tinctorial (50 % de la masse de l'insecte), par la pérennité et la solidité de la couleur obtenue, ou plus exactement des couleurs obtenues car la gamme des coloris que l'on peut obtenir avec la *grana* est très large. En fonction du dosage et de la qualité du produit de base l'éventail des couleurs va du jaune d'or au violet le plus sombre en passant par l'écarlate, le carmin et le cramoisi.

Ce sont ces qualités exceptionnelles qui rendent compte du prix extrêmement élevé de ce produit, peu volumineux, peu encombrant, et qui passe parfois pour cela inaperçu aux yeux de l'observateur pressé. Il s'agit pourtant d'un produit rare, cher et précieux. Dans l'échelle des valeurs des marchandises qui sont acheminées par les flottes et galions espagnols, la cochenille se situe immédiatement après les métaux précieux (or et argent). Deux ou trois sacs de cochenille peuvent représenter la valeur de la totalité d'une cargaison de blé ! Au XVII^e^ siècle

des armateurs de Saint-Malo accordaient autant d'intérêt à quelques sacs de *grana* qu'à une cargaison entière de morue.

Ce colorant devient très vite celui des étoffes précieuses, des vêtements des puissants : souverains, cardinaux, princes… Ce n'est pas par hasard si le comte d'Essex s'est fait représenter, par le peintre Marcus Gheeraert, vêtu d'un grand manteau rouge, découvrant le pourpoint de l'Ordre de la Jarretière, prestigieuse récompense octroyée pour les services rendus à la reine Élisabeth !

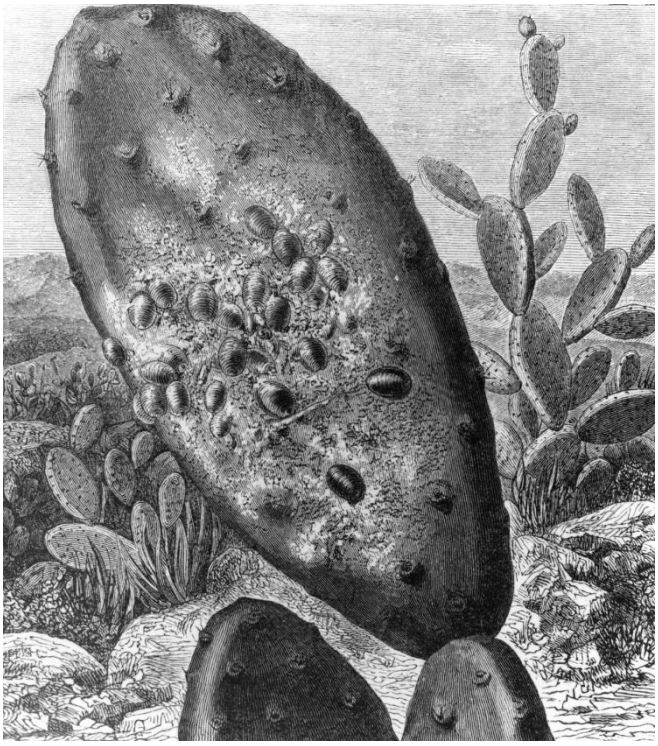


L'élevage de l'insecte se faisait essentiellement en Amérique centrale, dans la péninsule du Yucatan, au Honduras mais surtout au sud de Mexico, sur les hautes terres de la région d'Oaxaca, entre 1500 et 2000 mètres d'altitude.

Carte de la localisation de la production de la cochenille mexicaine

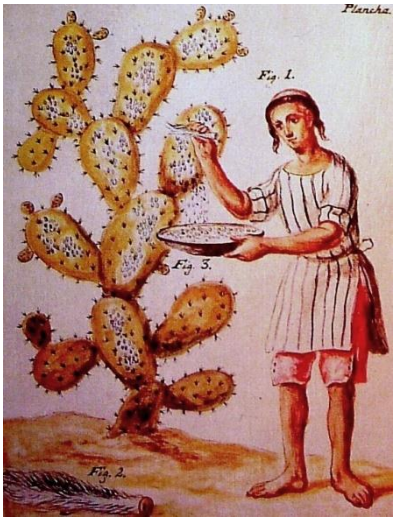
Les premières descriptions de son élevage datent de la conquête espagnole. Aux dires des *conquistadores*, les Aztèques utilisaient cet insecte pour peindre en rouge les armes, pour teindre des étoffes et pour la décoration murale. Ils considéraient également cet insecte comme un article de rançon : ainsi l'empereur aztèque Moctezuma exigeait des peuples vaincus le versement de dizaines de sacs de cochenille. Sur certaines représentations de la légendaire fondation de Tenochtitlan/Mexico on peut repérer de la cochenille sur le cactus sur lequel se trouve juché l'aigle qui tient un serpent dans sa gueule. Car la cochenille mexicaine ou *coccus cacti* parasite un cactus ou *opuntia* appelé nopal : « C'est un arbrisseau d'environ cinq pieds de haut, nous dit l'abbé Raynal. Sa tige est charnue, large, aplatie, veloutée, un peu âpre, couvertes de houppes d'épines répandues symétriquement sur sa surface. Elle se ramifie beaucoup et se rétrécit dans chacun de ses points de division : ce qui donne aux diverses portions de la plante la forme d'une feuille ovale, ou raquette, épaisse et épineuse ».

Nopal et cochenilles sur « raquette » de nopal
(*Cochenille Opontium* 1707-1712 BNF Estampes JA-23-FOL planche 65)



Nopal et cochenilles sur « raquette » de nopal
(Émile Blanchard, *Mœurs et métamorphoses des insectes*, Paris, Baillière, 1877)

Contrairement aux affirmations qui accompagnent ses premières descriptions, la cochenille ne puise pas directement le « tanin » ou colorant dans le nopal mais élabore, avec la nourriture fournie par le cactus, le principe colorant ou carmine. Les études de plusieurs entomologistes et chimistes, comme Réaumur au XVIII[e] siècle, Caventou et Pelletier au siècle suivant, ont montré que c'est la femelle seule qui fournit la teinture recherchée.



Bien que ne relevant pas d'une haute technologie, toutes les étapes de l'éducation de la cochenille ont été minutieusement observées et adoptées par les Espagnols dès les lendemains de la conquête par Cortès. Les travaux, à commencer par la préparation des nopaleraies, sont conjointement exécutés par les Espagnols et les Indiens dans les plantations de nopals composées de 50 à 60 000 plans. Le ramassage, travail relativement long, demande beaucoup de soin. On fait délicatement tomber les insectes dans un plat de bois ou un panier d'osier à l'aide d'une « queue d'écureuil ou de cerf ». Selon d'autres observateurs : « On étend un linge sous l'arbuste qu'on secoue pour en séparer les petites coques ».

Ramassage de la cochenille au Mexique au XVIII[e] siècle
(d'après *Memoria sobre la Naturaleza, cultivo y beneficio de la grana* , vers 1777)

Une fois la récolte effectuée, les insectes doivent être tués, séchés et triés. Ils peuvent être plongés dans de l'eau bouillante puis mis au soleil ou placés dans un four, au risque d'être grillés. Cependant, la meilleure méthode consistait à les mettre sur des nattes puis dans des sortes d'étuves, ce qui permettait de leur conserver la poudre blanche protectrice. Les Espagnols ne bouleversent pas ces techniques mais en contrôlent la production concentrée dans la région d'Oaxaca - destruction de nopals ailleurs - et surveillée par une administration spéciale placée sous l'autorité d'un juge de la *grana* menaçant « de la vie » - entendez de la peine de mort - quiconque ferait sortir l'insecte vivant de Nouvelle-Espagne pour tenter de l'acclimater ailleurs en brisant ainsi le monopole espagnol. Ce contrôle va de pair avec celui de la diffusion.

Distribution et consommation : du XVI[e] siècle au début du XIX[e] siècle

Une partie de la production mexicaine est dirigée vers Acapulco pour être expédiée en Extrême-Orient par le galion de Manille ou *nao de China*. Le reste, la plus grande part, est embarqué à Veracruz sur les flottes et les galions espagnols en direction de l'Europe. La cochenille a été auparavant acheminée par voie terrestre à Acapulco et Veracruz, où elle est conditionnée tantôt en sacs, tantôt en caisses mais le plus souvent en « surons », c'est-à-dire en ballots faits de peaux cousues dont le contenu est évalué une cinquantaine de kilos (ou huit arobes). Placée ensuite à bord des navires la cochenille prend la route de Séville où une Chambre de commerce (*Casa de la Contratación de las Indias)* mise en place dès 1503, contrôle les arrivages. À compter de la fin du XVII[e] siècle - officiellement 1717 - c'est Cadix qui reçoit les « fruits et trésors des Indes ».

Les quantités exportées sont difficiles à évaluer. Nous ne disposons pas de statistiques globales et sûres. Pour la seconde moitié du XVIII[e] siècle les sources fournissent des quantités très diverses : entre 3000 et 8 000 quintaux. Par ailleurs, la part de la contrebande demeure, par définition, impossible à chiffrer tout comme les arrivées hors de Séville ou Cadix à la suite de prises faites par des flibustiers ou des corsaires.

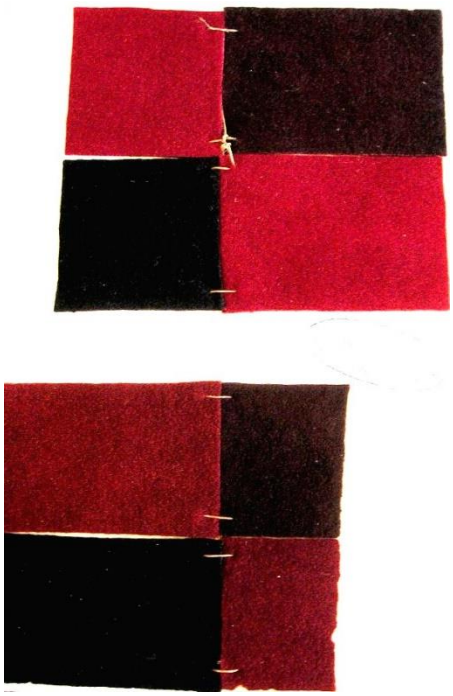
Arrivé en Espagne, ce produit précieux anime un marché international. La diffusion s'effectue selon six directions à savoir Londres, Amsterdam, Marseille et, à un niveau inférieur, Rouen Livourne et Gênes. Les prix dépendent de la conjoncture internationale et de la qualité des produits. Au vrai, plusieurs qualités de cochenilles sont mises sur le marché. La qualité supérieure, dite *grana fina* ou *misteca*, est reconnaissable à ses gros grains noirs tandis que la *granilla* est de plus petite taille. Des débris de cochenille, ou grabeaux, précieusement récupérés sont également vendus tout comme sa poussière. La cochenille « avariée », qui est également proposée par les vendeurs est de la cochenille fine qui a perdu une partie de son pouvoir tinctorial à la suite de la présence accidentelle d'eau : eau de pluie lors d'un transport terrestre (d'Oaxaca à Veracruz) ou eau de mer introduite, lors un naufrage, dans les caisses ou surons, mais précieusement repêchés.

La voie maritime est privilégiée pour assurer cette diffusion. Aux côtés des navires de commerce, qui sont naturellement les plus nombreux à effectuer ce transport, quelques bâtiments de guerre ne refusent pas, en période de conflit, d'en embarquer. Ainsi, en mars 1780, pendant la guerre d'Indépendance américaine, un vaisseau du roi, le *Sagittaire*, débarque à Toulon 34 barils de cochenille fine et 7 barils de grabeau pris à Cadix destiné à Laurent Caire, négociant toulonnais pour le compte de négociants marseillais.
La présence de cochenille mexicaine figure très tôt, dès le début du XVI[e] siècle, dans la fabrication d'étoffes précieuses y compris dans celles des vêtements sacerdotaux de la garde-robe vaticane. Elle entre également dans la préparation de couleurs d'artistes peintres. Des analyses, effectuées par divers laboratoires européens, en

signalent la présence dans les œuvres du Greco, du Tintoret, de Velázquez, de van Dyck, Rembrandt et Vermeer, ce qui, dans une certaine mesure, montre également la géographie de la diffusion du produit.

Mais, que ce soit en France, en Flandre, en Angleterre ou en Italie du Nord, la cochenille est essentiellement destinée aux manufactures pour la laine et la soie. Colbert a imposé son usage aux manufacturiers du royaume, du Languedoc et des Gobelins, pour l'obtention des couleurs fortes. L'art de la teinture en écarlate et en cramoisi, ou « cochenillage », s'appuie sur des « recettes » jalousement gardées mais dévoilées par le développement de la chimie. Ainsi, Berthollet, dans son ouvrage *Élément de l'Art de la Teinture*, publié à Paris au XVIII[e] siècle, rassemble les principales techniques mises en œuvre par les maîtres-teinturiers. Il mentionne l'utilisation de l'alun comme mordant pour le cramoisi, l'emploi de l'étain pour l'écarlate (procédé utilisé par les Gobelins) et rappelle les quantités requises, à savoir six kilogrammes de cochenille fine pour teindre en écarlate cent kilogrammes de laine. Des échantillons ou « montres » sont diffusés auprès des négociants afin de présenter la qualité et la solidité de la production de draps dits « londrins », en référence aux draps anglais qui dominent les marchés méditerranéens aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. Des liasses d'archives de correspondances entre négociants et manufacturiers conservent encore la trace de ces fragments d'étoffe tandis que des livres de compte rappellent la manière de constituer un « bon assortiment » de draps teints en y plaçant des pièces de cramoisi et d'écarlate.

Draps « londres larges » ou « londrins » de la Manufacture royale de La Trivale
(Archives de la Chambre de commerce et d'industrie de Marseille-Provence, L. IX, 1216)



Échantillons de draps
(Archives départementales de l'Aude, 9C 11 030)

La valeur du produit rend compte de tentatives de fraude en suivant pour cela diverses méthodes. L'emploi de quantités insuffisantes de cochenille fine et l'usage de qualités (grabeau, *granilla*, poussière) ne correspondant pas à celles imposées par les règlements sont les plus courantes. Toutefois, pour contourner les normes d'aucuns utilisent divers succédanés comme lichens (orseille), kermès, bois de Brésil, pastel, noix de galle, ou cochenille-laque, utilisée en Perse, en Inde et au Japon mais qui donne des rouges moins éclatants et moins solides. Ces fraudes demeurent néanmoins limitées car en portant atteinte à la réputation du fabricant elles risquent d'en détourner la clientèle. En France, les manufactures sont souvent inspectées par des intendants qui recueillent des échantillons pour en contrôler la qualité.

Au niveau supérieur des échanges, Marseille est une des grandes places pour ce produit qui est acheminé depuis Séville puis Cadix, avec du vermillon, pour la confection des bonnets « façon Tunis ». Très peu consommée sur place, la cochenille est largement redistribuée par les négociants marseillais. Épisodiquement ils répondent à des demandes de négociants de Londres, d'Amsterdam et de Rouen qui en sont démunis, tandis qu'une partie de *grana* quitte plus régulièrement Marseille pour l'Italie et la Barbarie (Afrique du Nord), vers laquelle est essentiellement exporté du vermillon. Toutefois, les deux postes majeurs dans cette distribution sont les manufactures du Languedoc et les échelles du Levant (Méditerranée orientale) sous forme de tissus teints ou de produit brut. La cochenille expédiée vers Smyrne, Constantinople, Alexandrie, Salonique et Alep répond en partie aux besoins de l'artisanat local. Tout n'étant pas consommé au Proche-Orient, une part de cochenille est expédiée par caravanes terrestres vers Damas, Mossoul, Bagdad, puis Bassorah, le golfe arabo-persique et l'océan Indien.

Les négociants marseillais et leurs correspondants européens établis au Proche-Orient sont attentifs aux événements qui peuvent troubler cette circulation, notamment aux événements militaires. Ainsi se montrent-ils très soucieux, en 1776, du siège de Bassorah qui gêne les relations avec les marchés indiens.

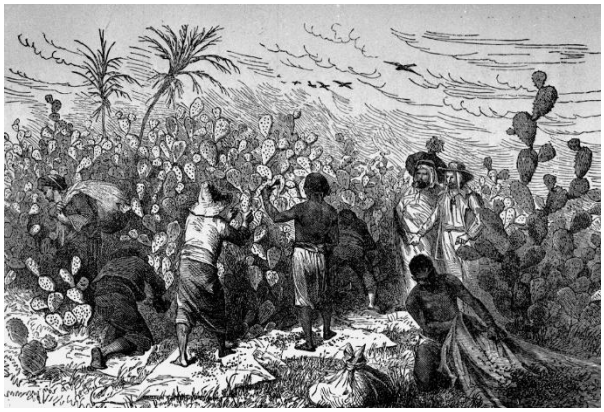
Ce produit tinctorial se glisse dans les circuits commerciaux internationaux tenus par l'aristocratie du commerce. Ce ne sont pas les boutiquiers et simples marchands que l'on rencontre dans ces échanges : cherchez la cochenille et vous trouverez les grands négociants, ceux qui tiennent la vie économique des grandes places européennes. Et réciproquement. L'irrégularité des récoltes, les guerres, les naufrages, les « vexations politiques » de la couronne d'Espagne, ainsi que l'état de la demande européenne agissent sur leurs opérations commerciales. Pour préparer au mieux les affaires, les négociants mentionnent, au bas de leurs fréquentes lettres, les cotations de la cochenille à côté de celles des métaux précieux et rappellent immédiatement à l'ordre les correspondants qui négligent cette pratique. Le croisement de ces informations permet de saisir le moment pour déclencher une opération. En 1787, les Hope d'Amsterdam, gros manieurs d'argent, envisagent, avec les Baring, banquiers de Londres, de constituer un monopole sur la cochenille alors que les stocks sont supposés faibles. Pour ce faire, Henri Hope essaie d'acheter, en même temps, la cochenille disponible sur toutes les grandes places européennes ainsi que les futurs arrivages mexicains. Le résultat a été un fiasco retentissant car des ordres ont été transmis avec retard, les stocks européens mal évalués sur fond de guerre russo-turque gênant les ventes au Levant.

La cochenille se prête également à d'étonnantes opérations d'arbitrages bancaires. On effectue des paiements en cochenille en tenant compte des cours de celle-ci sur les différentes places européennes. Des négociants disposent de documents d'une grande finesse qui leur permettent de lire en un coup d'œil les cours en fonction des divers taux de change, à Marseille, Amsterdam, Londres et Rouen et par-là d'entrevoir les perspectives de profit, en faisant des paiements ou des retours en cochenille plutôt qu'en argent.
La Méditerranée constitue assurément pour le produit mexicain un pont entre l'Amérique et l'Asie, une voie de passage vers l'Orient, vers l'Inde et la Chine. Toutefois, que l'on soit à Londres, à Amsterdam, à Livourne ou à Marseille, ces hommes d'affaires dépendent des arrivages américains et se posent une semblable question : « comment s'affranchir du monopole que l'Espagne détient sur la source d'approvisionnement ? » Les négociants ne sont pas les seuls à poser cette question. En 1738, le physicien Réaumur s'interroge : « Pourquoi les cochenilles ne pourraient-elles pas être transportées de leur pays natal dans tous ceux où les nopals qui leurs conviennent peuvent croître ? » Ces questions invitent à court-circuiter l'approvisionnement traditionnel.

Le destin : du XIX^{e} siècle à nos jours

Des opérations ont été conduites, discrètement et de façon empirique, par des naturalistes et des entrepreneurs, soutenus ou non par des États, pour contourner le monopole espagnol. C'est dans ce contexte que se situent l'espionnage et le larcin de Thiéry de Ménonville. Une tentative semblable a été renouvelée sans succès, en 1784, à Saint-Domingue, par le botaniste Joubert de la Motte avec l'aide d'artistes des Gobelins. Un avocat marseillais, un certain Fauchier, a proposé alors, mais en vain, d'introduire la cochenille à la Martinique. Quelques années auparavant, en 1779, un entrepreneur marseillais Pierre Conte s'était rendu en Espagne pour recueillir auprès de Mexicains présents à Cadix des informations afin d'« éduquer la cochenille en Provence ». Les Italiens ont tenté une acclimatation de l'insecte en Sardaigne et en Italie du Sud, les Hollandais ont fait de même dans les îles de la Sonde et les Anglais ont envisagé, en 1795, de le faire les Indes orientales (Madras, Calcutta). Partout les résultats furent inégaux et décevants. À l'exception des Canaries.

En effet, après la perte du Mexique (1821), les Espagnols qui ont fait à leur tour des essais d'implantation en Espagne aux environs de Cadix, Malaga et Valence (1834), enregistrent des résultats prometteurs aux Canaries (à Lanzarote, 1827). C'est à la même époque que des Français l'implantent en Algérie. Les premiers résultats furent encourageants pour les planteurs. En 1850, on ne comptait pas moins de 26 nopaleraies dans la province d'Alger et selon un *Dictionnaire* commercial édité par Guillemin au milieu du XIX^{e} siècle : « (…) la cochenille sera, dans quelques années, pour l'Algérie et pour la France, une conquête définitive et une richesse de plus ».



Ramassage de cochenille en Algérie vers 1850
(Louis Figuier, *Les insectes*, Paris, Hachette, 1867)

Or, au milieu du XIX^e^ siècle brillent les derniers feux pour la cochenille. Les progrès de la chimie organique portent un coup décisif à ces tentatives d'acclimatation. Le coup d'arrêt est donné par la découverte de l'aniline et autres substances dérivées des goudrons de houille qui favorisent la création de colorants chimiques donnant des nuances plus vives, aussi brillantes et solides mais nettement moins chères que celles obtenues avec la *grana*. Si le savoir-faire de l'Europe a su tirer profit des qualités naturelles de cet étonnant insecte, il a également contribué à son brutal abandon par la mise au point de produits de synthèse. De bonnes connaissances scientifiques et un approvisionnement assuré en charbon ou pétrole permettent désormais de fabriquer les couleurs les plus vives. Dès la fin du XIX^e^ siècle les colorants de synthèse, dont l'Allemagne est la grande pourvoyeuse, inondent l'Europe et l'Amérique du Nord. Après la première guerre mondiale ils envahissent l'Asie, l'Afrique et l'Amérique latine avec des prix de vente très attractifs. On les trouve également dans la région d'Oaxaca où les plantations de nopal ont presque entièrement été abandonnées.

Certes, la production ne disparaît pas totalement et le Pérou comme les Canaries maintiennent un élevage de cochenilles. Il s'agit de répondre à des demandes spécifiques, notamment à celles de fabricants de couleurs comme Sennelier en France, qui fournissaient et fournissent encore de nombreux artistes peintres. Les récentes demandes de couturiers nord-américains et de costumiers de théâtres sont limitées et demeurent à un stade parfois expérimental. Ainsi en est-il à Paris, où l'Opéra Comique, rare théâtre lyrique français à disposer d'un atelier de création de costumes, a ajouté en 2007 aux activités cet atelier le processus de la teinture afin de permettre une plus grande originalité aux créateurs de costumes. En 2012 un atelier de teinture naturelle y a été créé pour abandonner les colorants chimiques au profit de pigments végétaux (garance) ou d'origine animale (cochenille). Il s'agit également de transmettre un savoir-faire artisanal. Néanmoins, bien que ceci soit marginal, « l'élevage » ou « éducation » de la cochenille, pour reprendre les termes du XVIII^e^ siècle, s'est maintenu et même développé aux Canaries ces dernières années où l'on peut voir des nopaleraies bien entretenues. Cependant c'est le Pérou qui assure actuellement près de 80% de la production mondiale, le ramassage des cochenilles y faisant vivre près de 50 000 familles. La Bolivie et le Chili en produisent également tandis que le Mexique renoue, depuis peu, avec la culture ancestrale afin de promouvoir l'art traditionnel.

La cochenille a connu un intérêt nouveau dans la seconde moitié du XX^e^ siècle quand des scientifiques ont montré la nocivité de colorants de synthèse, en particulier l'amarante (codé E123 et E124 ou « rouge cochenille A » dans la nomenclature européenne). La cochenille est alors apparue comme un produit alternatif quittant les luxueuses réalisations et les prestigieux domaines qui furent les siens jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle pour prendre place parmi les colorants des industries alimentaires. La mode croissante de nourritures biologiques dans les années 1980-2000 et la demande de produits naturels en Europe et en Amérique du Nord lui ont donné un élan inattendu. Sous forme liquide ou en poudre, la cochenille figure sur les étiquettes européennes sous la norme E120, dite aussi « extrait de cochenille, carmin, acide carminique » ou simplement « colorant ajouté ». On la trouve dans des produits de charcuterie, des sirops, fromages, friandises, boissons, produits pharmaceutiques et cosmétiques… L'embellie n'est pas totale, car depuis quelques années on observe un mouvement de résistance, en particulier aux États-Unis où des médecins ont dénoncé des allergies provoquées par ce produit naturel (associé à des aliments ou dans des tissus teints). Réalité ou action de lobbies ? Par ailleurs, des sociétés de défense des animaux, des végétariens et végétaliens, s'opposent à l'utilisation de cet insecte, et suggèrent de le remplacer par de la betterave ou du chou rouge, suivis dans cette opposition, mais pour des motifs religieux, par les fabricants d'aliments cacher et halal.

Aujourd'hui c'est une puissante société danoise - *Christian Hansen* - qui assure, avec des établissements en France (Montpellier, Arpajon), la transformation et la commercialisation du produit. Néanmoins, on note au Pérou, la volonté de transformer sur place la cochenille pour la proposer en poudre ou sous forme liquide aux acheteurs américains et européens. Même s'ils sont sans commune mesure avec ceux des XVI-XVIII^e^ siècles les prix restent toujours élevés, environ 40 fois plus cher que son équivalent de synthèse selon les cours du marché.

Telle est « la fabuleuse histoire de cet insecte mexicain ». Fabuleuse, dans le sens d'extraordinaire, d'étonnante… Cette aventure, qui s'inscrit dans la première mondialisation des échanges à la suite des « Grands Voyages » de découvertes de la fin du XV^e^ siècle, a été celle d'un produit oublié de l'histoire… et des historiens émerveillés, sinon aveuglés, par les métaux précieux, les soieries, la porcelaine ou les épices. En la suivant de la sorte ne nous a-t-elle pas donné une certaine leçon d'histoire ?

Conclusion réflexive…

La leçon d'histoire renvoie d'abord à celle que nous avons reçue de Charles Carrière à l'université de Provence. Cet enseignant-chercheur, titulaire de la chaire d'histoire économique de la Méditerranée à l'époque moderne, qui a été et reste notre maître, nous a fait effectuer nos premiers pas en histoire. Car on ne naît pas historien, on le devient. C'est lui qui nous a lancé sur la piste de la cochenille à l'occasion d'un cours de licence, un cours qui nous a conduit à fréquenter nos premiers dépôts d'archives, ceux de la Chambre de commerce et d'industrie de Marseille. Pour réveiller le souvenir d'un insecte oublié et retrouver ce « monde que nous avons perdu » (Peter Laslett) nous avons dû suivre quelques règles élémentaires, règles énoncées d'Hérodote à Fernand Braudel, de Thucydide à Patrick Boucheron en passant par Marc Bloch.

Sans tomber dans une approche épistémologique qui n'a pas totalement sa place ici et maintenant, il convient de rappeler que l'avancée de la science historique est faite d'une succession d'approches, d'étapes, de sensibilités. Les historiens romantiques et positivistes du XIX^{e} siècle ont privilégié les grands personnages, les puissants, les textes officiels qu'ils ont édités accompagnés de commentaires d'une extrême rigueur qui restent des modèles. L'École dite des *Annales*, non pas une école au sens d'établissement scolaire mais de courant, « créée » en 1929 à Strasbourg, autour de Marc Bloch et Lucien Febvre, et développée au cours des années 1930-1950, a proposé d'autres méthodes, d'autres terrains de recherche en rupture avec l'école positiviste. Elle a été prolongée par Fernand Braudel et Robert Mandrou, relayée ensuite par la « Nouvelle Histoire » de Jacques Le Goff, Georges Duby, Emmanuel Le Roy Ladurie, et d'autres, et enrichies récemment par la microhistoire (*microstoria*) initiée par les chercheurs italiens Carlo Poni, Carlo Ginzburg, Giovanni Levi et Eduardo Grendi.

Ces approches ne sont pas incompatibles mais complémentaires ainsi que le montre la saga de la cochenille mexicaine. Suivre le destin de cet insecte a pu sembler dérisoire à d'aucuns. Traquer ses traces, souvent discrètes dans les sources, invite d'abord à rappeler, qu'on ne s'improvise pas historien : historien est un « métier ». Le texte de Marc Bloch, écrit dans les années noires de la seconde guerre mondiale, publié en 1949, soit cinq ans après que son auteur ait été fusillé par les nazis pour fait de résistance, reste une base de réflexion sur ce métier qui « mérite d'être exercé ».

« Comment on écrit l'histoire ? » (Paul Veyne). L'aventure de la cochenille mexicaine, que l'on jugera cocasse ou anecdotique, a pourtant fourni quelques clés. En suivant les propositions de l'École des *Annales* nous avons été amené à travailler sur le temps long - de l'époque précolombienne à nos jours - sans négliger la courte durée, le temps bref qui est celui des spéculations négociantes. Nous avons dû circuler dans l'espace, faire le tour de la planète en effectuant de nombreuses escales : Veracruz, Séville, Cadix, Amsterdam, Londres, Marseille, Toulon, Alexandrie, Smyrne, Bassorah, Canton, Manille… en procédant à des changements d'échelle, combiner le mondial et le local. Car l'histoire locale, qui a fourni quelques pistes, n'est en rien marginale quand elle est reliée aux grandes respirations de l'histoire. Ceux qui ont lu ou écouté attentivement Fernand Braudel savent que le siège de Toulon de 1707 ne peut se comprendre, dans toute son épaisseur et dans toutes ses composantes, qu'en portant les regards vers les frontières septentrionales du royaume et en suivant les marins de Saint-Malo dans la lointaine mer du Sud à la recherche de l'argent du Potosi. C'est aussi l'occasion de rappeler que l'histoire, par définition, est « chronologie », une construction événementielle.

Pour traquer la cochenille nous avons dû croiser de multiples sources en sachant, avec Lucien Febvre, que « tout est source » : règlements officiels, mémoires, recettes clandestines, images de natures diverses, correspondances marchandes, registres de comptabilité, récits de voyages, connaissements de navires… Ce croisement de sources primaires et l'usage de travaux de seconde main ne visent pas une impossible ou inaccessible objectivité, mais simplement l'honnêteté. La démarche est assurément chronophage, mais là est le prix de la recherche. En appliquant les recommandations des *Annales* et des partisans de l'histoire globale nous avons été amenés à élargir les questionnements, à décloisonner notre discipline. Nous avons accordé une place aux autres sciences humaines et aux sciences dites « exactes ». Cette pluridisciplinarité nous a conduit sur les chemins de l'économie, du droit, de la chimie, de la botanique, de la sociologie, de l'ethnologie, de l'art, de l'industrie et des mentalités. Il est indispensable d'être à l'écoute des autres domaines de la recherche qui loin de s'exclure s'enrichissent. C'est grâce au dialogue que l'historien entretient avec les disciplines qui étudient les sociétés d'aujourd'hui qu'il peut élaborer de véritables problématiques de recherche, fournir des réponses à « l'histoire-problème » dont parlaient Bloch et Febvre. « Il faut qu'une discipline soit à la fois ouverte et fermée » (Edgar Morin). Au reste, nous n'avons pas refusé les anecdotes, bien au contraire - à l'instar de celle de ce corsaire ou de ce voleur de cochenille - mais à condition qu'elles soient porteuses de sens car bien choisies, elles peuvent être « un clou auquel on accroche une idée » (Lucien Febvre). Il en est de même des dates. Souvenons-nous du fameux *Dimanche de Bouvines* raconté par Georges Duby. Raconté car, en nous éloignant d'un certain débat actuel au sujet des programmes scolaires, nous considérons, à des degrés divers, avec Gérard Noiriel, Roger Chartier ou Paul Ricœur que « l'histoire est récit ». Enfin, même s'il s'intéresse à des périodes anciennes et considérées comme révolues, l'historien reste de son temps et ses questionnements ne sont pas éloignés du temps présent. En relation avec la globalisation ou mondialisation des échanges, l'histoire dite « mondiale » (*global history*) ou « connectée » (*connected history*) appelle à effectuer des changements d'échelles pour analyser les phénomènes économiques, sociaux, politiques et culturels. En combinant ces démarches, l'écriture de l'histoire à laquelle nous a invité la cochenille mexicaine tend à approcher, sinon à atteindre, le fameux projet, sinon le rêve, « d'histoire totale ou intégrale » (Carlo Shaw).

L'Histoire est-elle alors à la portée de tous ? « C'est facile l'histoire »… « Tous (spontanément) historiens » : l'histoire serait-elle un « aimable passetemps » (Bloch) ? Alignons quelques dates, sélectionnons des événements (non contextualisés), projetons quelques images, saupoudrons de personnages et pimentons le tout de croustillantes anecdotes : la recette est connue qui reste encore souvent de mise sous couvert d'histoire. « Les gens aiment çà ! » diront ces bateleurs d'estrade pour valoriser leur démarche et discréditer, sinon mépriser le travail de l'historien. Nous n'ignorons pas les débats sur la « déprofessionnalisation » de l'histoire, mais nous savons également que seuls peuvent parvenir à ce métier ceux qui ont acquis une formation spécialisée. Il ne s'agit pas ici de défendre une « corporation » ou un « pré carré ». Le métier d'historien n'est pas réservé à des universitaires. Il reste ouvert à ceux qui font l'effort d'acquérir, à tout âge, les compétences qu'il exige pour un métier exigeant. L'effort car la bonne volonté ne suffit pas. Les exemples sont légions de travaux pionniers qui n'ont pas été le fait d'universitaires. Retenons le cas de Philippe Ariès, recalé à l'agrégation d'histoire, reconverti dans des activités de commerce international et qui, sans abandonner sa passion pour l'histoire et en croissant de multiples, a livré des

travaux de première importance sur l'enfant, la vie familiale, l'éducation et la mort. Les travaux de cet « historien du dimanche », ainsi qu'il se qualifiait, ont été tardivement mais heureusement reconnus par l'université.

Plus près de nous, avec moins d'audience mais avec autant de passion et d'honnêteté dans le travail accompli, nous en avons, en nous limitant ici au domaine maritime, quelques démonstrations au sein de notre compagnie : les travaux du regretté Paul Bois sur *Les Compagnies de Navigation* restent une référence, comme l'est ce *Dictionnaire des médecins de la Marine* (Bernard Brisou), cette biographie de *Latouche-Tréville* (Rémi Monaque) ou ces publications sur *L'arsenal de Toulon* (Bernard Cros). Ces auteurs, qui ne sont pas des historiens universitaires, savent ce que sont les archives, ce que signifie croiser les sources et mobiliser une bibliographie sans faire « œuvre » de compilation.

Si, dans cette conclusion réflexive, nous nous sommes un peu éloigné de la cochenille, nous ne nous sommes peut-être pas totalement égaré car ce petit insecte a permis de poser quelques jalons qui ne prétendent pas être un « discours de la méthode ». Reste pourtant, une question centrale, sinon la question majeure, celle qui est posée par le fils de Marc Bloch à son père, en 1942, et qui ouvre la réflexion de celui-ci sur le métier d'historien : « Papa, explique-moi donc à quoi ça sert l'histoire. » Nous savons que la barbarie nazie n'a pas permis à Marc Bloch d'aller au terme de son ouvrage pour lui répondre pleinement, sinon pour dire que l'histoire est « la science des hommes dans le temps ». En 2015, dans un tout autre contexte et alors que « l'Histoire continue » (Georges Duby) », force est de reconnaître que la question reste sur le « métier ». Si d'aucuns considèrent la tâche de l'historien comme inutile, l'histoire ne sert-elle pas au moins à « empêcher au regard sur le présent d'être trop pauvre » (Adriano Prosperi), à faire comprendre l'utilité d'une connaissance fondée sur le primat de l'esprit critique (Daniel Roche) ?

Sources manuscrites et imprimées

Archives Départementales du Rhône, B 64-72, Papiers de commerçants, fonds Granjean.
Archives Départementales des Bouches-du-Rhône, C 3352. Lettre de Pierre Conte à l'Intendant de Provence.
Service Historique de la Défense, département Marine, Toulon, 1A1. Correspondance avec la Cour.
Archives de la Chambre de commerce et d'industrie de Marseille-Provence, L. IX. Fonds Roux.

BERTHELOT, Marcelin, *De l'industrie de la cochenille aux îles Canaries*. Alger, 1851.
CAVENTOU, Joseph, et PELLETIER, Pierre-Joseph, « Examen chimique de la cochenille et de sa matière colorante ». In : *Annales de Chimie et de Physique*, tome 8, Paris, 1818, p. 250-286.
GUILLAUMIN, Gilbert-Urbain, *Dictionnaire universel, théorique et pratique du commerce et de la navigation*, 2 volumes. Paris : Librairie de Guillaumin et C^ie, 1859-1873.
Mémoires du Mexique. Le manuscrit de Jean de Monségur (1709). Présenté par Jean-Paul DUVIOLS. Paris : Chandeigne, 2002.
RAYNAL, Guillaume-Thomas, abbé, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Deux-Indes*. Genève, 2^e édition, 1780.
SAVARY DES BRUSLONS, Jacques, *Dictionnaire universel du commerce*, 3 volumes. Paris, 1^ère édition, 1723-1730.

Orientation bibliographique

AGULHON, Maurice (dir.), *Histoire de Toulon*. Toulouse : Privat, 1980.
ARIÈS, Philippe, *Un historien du dimanche*. Paris : Seuil, 1980.
BERTRAND, Romain, *L'histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (XVI^e-XVII^e s.)*. Paris : Seuil, 2011.
BLOCH, Marc, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*. Paris : A. Colin, 1974 (4^e édition)
BOTTIN, Jacques, « La redistribution des produits américains par les réseaux rouennais (1550-1620) ». In : SANCHEZ Jean-Pierre (dir.), *Dans le sillage de Colomb*. Rennes : PUR, 1992.
BOUCHERON, Patrick, *Faire profession d'historien*. Paris : Presses de la Sorbonne, 2010
BRAUDEL, Fernand, *Civilisation matérielle et capitalisme*, 3 vol. Paris : A. Colin, 1979.
BUTI, Gilbert, « Cochenille mexicaine, négoce marseillais et manufactures languedociennes au XVIII^e siècle ». In : LLINARES, Sylviane et HRODĚJ, Philippe (dir.), *Techniques et colonies (XVI^e-XX^e siècle)*. Paris : Société française d'histoire d'outre-mer, 2005, p.13-31.
BUTI, Gilbert, « Perception, construction et utilisation de l'espace. D'Oaxaca à Bassorah : les négociants marseillais et la cochenille mexicaine au XVIII^e siècle ». In : AUBERT, Paul, CHASTAGNARET, Gérard et RAVEUX, Olivier (dir.), *Construire des mondes. Élites et espaces en Méditerranée, XVI^e-XX^e siècle*. Aix-en-Provence : PUP, 2005, p. 251-268.
BUTLER GREENFIELD, Amy, *A perfect Red : Empire, Espionage, and the Quest for the Color of Desire*. New York : Harper Perennial, 2005.
CARDON, Dominique, *Le monde des teintures naturelles*. Paris : Belin, 2014 (nouvelle édition).
CARDON, Dominique, *Mémoires de teinture. Voyage dans le temps chez un maître des couleurs*. Paris : CNRS-éditions, 2013.

CHARTIER, Roger, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*. Paris : A. Michel, 1998.
DELAMARE, François, GUINEAU, Bernard, *Les matériaux de la couleur*. Paris : Découvertes Gallimard, 1999.
DOMINGUEZ MUJICA, Josefina, MORENO MEDINA, Claudio, GINES DE LA NUEZ, Carmen, *Agricultura y paisaje en Canarias. La perspectiva de Francisco Maria de León y Falcón*. Las Palmas de Gran Canaria : Anroart Ediciones, 2005.
FEBVRE, Lucien, *Combats pour l'Histoire*. Paris : A. Colin, 1992.
GRUZINSKI, Serge, *Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*. Paris : La Martinière, 2004.
LAURENTIN Emmanuel (dir.), *À quoi set l'histoire aujourd'hui*. Paris : Bayard, 2010.
LEE, R., « Cochineal production and trade in New Spain to 1600 », *The Americas*, avril 1948, p. 449-473.
LESPAGNOL, André, *Messieurs de Saint-Malo. Une élite négociante au temps de Louis XIV*. Rennes : PUR, 1997.
MACIAS HERNANDEZ ,A. M., « Canarias, 1830-1890:el papel de la grana en la economia isleña ». In : *El papel de la agricultura en el desarrollo regional en la Europa mediterranea, 1750-1980*, Murcia, 1989.
MINARD, Philippe, DOUKI, Caroline (dir.), « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? ». In : *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, n°54-4bis, 2007, p. 7-103.
NOIRIEL, Gérard, *Penser avec, penser contre*. Paris : Belin, 2003.
PADILLA, Carmella, ANDERSON, Barbara (dir.), *A Red like no other how cochineal colored the world*. New York : Skira Rizzoli, 2015.
PASTOUREAU, Michel, SIMONNET, Dominique, *Le Petit livre des couleurs*. Paris : éditions du Panama, 2005.
PROST, Antoine, *Douze leçons sur l'histoire*. Paris : Seuil (coll. Points, Histoire), 1996.
REVEL, Jacques, « L'histoire au ras du sol ». Préface à LEVI, Giovanni, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*. Paris : Gallimard, 1989 (pour la traduction française).
RICHARD, Pascale, *Sennelier. L'artisan des couleurs, A history in color*. Paris : Chêne, 2012.
RICŒUR, Paul, *Temps et récit*. Paris : Seuil (coll. Points, Essais), 1991.
RICŒUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil, 2003.
VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire*. Paris : Seuil (coll. Point, Histoire), 1971.